

de réforme, et il y a là un danger contre lequel on ne se précautionne peut-être pas assez.

— La vie religieuse est fort peu abondante dans le Napolitain. Le gouvernement italien en 1860 ouvrit toutes les portes des couvents et s'empara des biens. Les Italiens, peu habitués à lutter pour leur foi, se trouvèrent désorientés. Il y eut de nombreuses défections ; et ce fut un bien, car cela débarrassa les ordres religieux de vocations que l'on ne pouvait pas, hélas, dire douteuses. Les autres se sécularisèrent forcément, ou allèrent dans d'autres couvents du nord qui avaient pu se reconstituer. Ce n'est guère que depuis une vingtaine d'années que le Napolitain commence à voir reflourir la vie religieuse, mais elle est loin de suffire aux besoins des peuples. Jadis, tous les villages avaient au moins un couvent ; le couvent existe encore, mais les cloîtres vides n'abritent plus les religieux.

— Revenons à Rome. Il faut avouer que M. Giolitti, ministre de l'intérieur, est un homme habile. Il vient de faire avorter la grève des chemins de fer, en se servant des associations républicaines et socialistes qui sont précisément celles qui le combattent le plus, et il pourra maintenant paraphraser à sa manière ce texte des saints livres « *salutem ex inimicis nostris* ». Les grévistes ont été punis. Mais si légalement la punition est forte : mise à pied ; elle est pratiquement douce, puisque les fédérations des chemins de fer feront à ces personnes le même traitement qu'elles avaient quand elles étaient en fonction. De plus elles vont faire, à la IVe section du Conseil d'État, un recours contre ces punitions comme entachées de vice de procédure. Le temps passera ; dans l'intervalle la reine d'Italie aura son quatrième enfant, on donnera à cette occasion une amnistie où on aura soin d'inclure les faits de grève, et la farce sera jouée. Mais la seconde édition sera prochaine. Tout ce que désirait M. Giolitti était d'éviter la grève en ce moment ; sa manœuvre a été habile, elle a été couronnée de succès, il ne demande pas autre chose. A chaque jour suffit sa peine.